## LE GÉNÉRAL LEE.

Le général Lee, mort le 12 octobre dernier, aura sa place dans l'histoire à côté des plus grands hommes de l'Amérique. C'était un grand cœur et une magnifique intelligence. Allié à la famille du grand Washington, il était digne de cette illustre parenté. Quelles que soient nos sympathies pour la cause du Nord ou celle du Sud, nous ne pouvons refuser au général Lee le témoignage de notre estime et de notre admiration. Ses adversaires les plus acharnés ont rendu hommage à ses talents militaires et à son dévouement pendant la grande lutte qu'il a soutenue contre les forces supérieures du Nord. Inutile de rappeler les incidents de cette lutte, tout le monde les connait. Depuis le mois de mai 1862 au mois d'avril 1865 il défit tour à tour McLennan, Pope, Burnside, Hooker et Meade, malgré qu'ils fussent à la tête d'armées quatre fois plus considérables que la sienne. Grant finit par l'écraser après des manœuvres habiles et des coups hardis de Sherman et Sheridan dans le Sud. Le Sud était épuisé.

Lee fut forcé de se rendre. La cause de sa nation était perdue et quatre années de guerre le laissaient, lui-même, complètement ruiné. Quelques mois après, ses concitoyens vinrent généreusement et délicatement à son secours en lui donnant la présidence du collége de Lexington. L'illustre général est mort dans l'accomplissement de ses humbles fonctions, regretté de tous ceux qui vénèrent la grandeur d'âme et le véritable mérite. La douleur de ses compatriotes du Sud se manifesta de la manière la plus touchante, on versa bien des pleurs et on déposa beaucoup de fleurs sur sa tombe. Il est mort à l'âge de 62 ans.

L. O. D.

LE GÉNÉRAL ROBERT EDMUND LEE, DÉCÉDÉ LE 12 OCTOBRE.

## LE PENDANT DE BAZEILLES.

Rapprochement douloureux entre un épisode de l'invasion de 1792 et un épisode de l'invasion de 1870.

Dans la journée du 21 septembre 1792, un régiment de cavalerie prussienne dirigée par un groupe d'émigrés français qui connaissaient parfaitement la topographie locale, avait franchi les défilés de l'Argonne, traversé la chaîne de Populeux et s'était établi dans la petite ville de Vouziers, endormie sur les bords de la rivière d'Aisne. Vers le soir quelques ulhans se détachaient pour fourrager dans le beau village de Voncq, pays fertile, situé à 8 kilomètres sur un point culminant et dominant toute la vallée.

L'ennemi fut reçu à coups de fusil ; les habitants, embusqués dans les vignes, retranchés sur un mamelon appelé la Cour-le-Comte, ancienne vigie romaine, tuèrent deux émigrés et plusieurs cavaliers prussiens. Ce fait d'armes leur coûta cher. Le lendemain, 22 septembre, 1,200 hommes partis de Vouziers vinrent incendier la Commune ; le feu fut allumé tout d'abord dans l'habitation de Robert des Ardennes, membre de la Convention nationale. Comme la maison, solidement construite en pierre de taille, ne brûlait pas assez vite, ordre fut donné à la vieille nourrice de la famille de porter de la paille au grenier, et la flamme prit ses ébats. Le village de Voncq fut anéanti.

A quelque temps de là, l'abbé Peigna, curé du village, se rendit à Paris, obtint de la Convention une indemnité de trois cent mille francs, et la Commune se releva de ses cendres.

Dans la journée du dimanche, 28 août 1870, un régiment de cavalerie prussienne ayant traversé les défilés de l'Argonne, se dirigeant vers le Chêne-Populeux et Buzancy, ayant à Vouziers son quartier-général, envoya quelques ulhans en reconnaissance au village de Voncq, peuplé d'un millier d'habitants, tous petits propriétaires, vignerons laborieux et généralement dans l'aisance.

Comme en 92, ils furent reçus à coup de fusil par une poignée de zouaves trainards de l'armée de Mac-Mahon, attardés pour cause de libations copieuses. Deux ou trois paysans s'étaient joints aux soldats.

Les cavaliers prussiens, canardés des hauteurs de la Cour-le-Comte, laissèrent quelques morts dans les vignes. Les autres rentrèrent à la hâte à Vouziers.

Le lendemain, lundi, 29 août 1870, à 8 heures du matin, 1,200 hommes se rendaient a Voncq, armés de fusées incendiaires ; ils brûlaient le pauvre village, emmenèrent vingt-six habitants, faits prisonniers et enchaînés, entre autres un vieux major en retraite, officier de la Légion d'honneur, qui était venu chercher le repos et la paix auprès de sa mère, âgée de 92 ans.

Maintenant Voncq peut se comparer à Bazeilles ; 200 maisons n'existent plus, 700 habitants errent dans les décombres ; les 50 habitations qui ont échappé à l'incendie sont grillées, dévastées. Plus de chevaux pour labourer les terres, plus de bestiaux, bientôt plus de pain.

Le département des Ardennes, aux trois quarts envahi, ne peut rien. Nous demandons secours au nom du patriotisme, au nom de l'humanité!!!

## ACTES DE BRAVOURE.

Mardi, 11 octobre, un détachement de 500 hommes environ, tiré de la garnison de Montmédy, est parti à une heure du matin de cette ville, à l'effet d'aller surprendre la garnison prussienne de Stenay. Cette entreprise, conduite avec prudence et habileté, a eu tout le succès qu'on en attendait. Favorisé par un épais brouillard, notre petite troupe est arrivée à Stenay, presque à l'improviste sur les avant-postes ennemis. Là, une vive fusillade s'engagea sans qu'aucun des Français fût atteint. Il était alors quatre heures du matin.

Nos soldats pénétrèrent ensuite dans la ville. Les Prussiens ne purent se rassembler. Ils tirèrent vigoureusement sur les nôtres des angles des rues, des fenêtres, etc., sans autre résultat fâcheux pour les nôtres qu'une blessure grave reçue par un sous-lieutenant d'infanterie.

Notre détachement poursuivit sa marche en tuant 4 ou 5 Prussiens et en en blessant un plus grand nombre. L'objet principal de l'entreprise était d'arrêter le commandant de place. Il fut appréhendé dans son lit. Des perquisitions opérées dans toutes les rues et maisons de Stenay amenèrent la capture de 7 officiers et de 206 hommes environ, qui furent ramenés triomphalement à Montmédy par le détachement français, fier à juste titre de ce brillant exploit. Des vêtements en abondance, des armes, des munitions, une caisse d'espèces sonnantes et trébuchantes abondamment garnie, etc., tels furent les trophées de ce fait d'armes, d'autant plus glorieux que la garnison devait compter au moins 600 hommes. De plus, cinq ou six sous-officiers prisonniers français ont été délivrés.

Au combat de Chevilly, un brave soldat du 42e, médaillé, se faisait remarquer par la justesse de son tir? chaque coup faisait balle et tuait un ennemi. Tout d'un coup un obus éclata près de lui et lui broie les deux mains d'une manière affreuse. La main droite est emportée; à la main gauche, il y a deux doigts intacts et les trois autres sont broyés. Ainsi mutilé, il sort des rangs, et, avec un sang-froid héroïque, il demande à son capitaine la permission de se retirer, absolument comme il aurait demandé la permission de l'appel. Ce soldat fait caporal la veille, n'en est pas du reste à ses premières preuves de courage et d'abnégation. Il se nomme Hardy, et il était à bord de l'*Abbattucci*, comme passager, lors du naufrage de ce navire.

Hardy se signala dans ce désastre en sauvant un grand nombre de passagers. Resté seul et le dernier sur le bâtiment avec un de ses camarades, il eut encore assez de force pour le sauver et reçut pour ce fait la médaille militaire.

On a vu, dans une compagnie un boulet enlever deux files entières, et les soldats voisins, couverts du sang de leurs camarades, se resserrer et continuer de combattre sans se troubler le moins du monde. Enfin, lorsque l'on a fait sonner la retraite, des compagnies entières voulaient continuer le combat, et les officiers avaient toutes les peines du monde à leur faire cesser un feu qui a dû causer de terribles ravages dans les rangs ennemis.

---

Le Major-Général Lindsay, à son retour en Angleterre, a, dit-on, reçu un nouveau grade dans l'armée, avec un millier de louis par an ajouté à ses autres émoluments.